

Et si Mélanie Klein n'avait pas existé?...

Essai sur l'hallucination négative.

Hommage à Hanna Segal

Paris, 24 novembre 2012

Florence Guignard

«Et si Mélanie Klein n'avait pas existé?» C'est en lisant l'argument de la Journée d'hommage à Hanna Segal que m'est venue cette interrogation. J'ai en effet retrouvé dans celui-ci un air connu: hormis quelques notables exceptions, il semble donc que l'on doive encore, en 2012, chercher à convaincre une large partie du public français «acculturé psy» que les apports kleinien ont effectué une véritable révolution copernicienne dans le domaine de la psychanalyse freudienne. Or, Hanna Segal fut une clinicienne de génie et demeure un auteur majeur issu des découvertes psychanalytiques de Mélanie Klein. Parler d'elle aujourd'hui à Paris m'a évoqué des centaines de prise de parole et de plume effectuées durant ma longue vie, où l'explication et l'utilisation des concepts kleinien suscitaient, au mieux, un silence poli. J'ai donc éprouvé un premier mouvement de lassitude.

À quoi bon? ai-je pensé. Lorsque je parle de psychanalyse dans d'autres pays, point n'est besoin de déployer tant de force de conviction pour réinstaller un si large pan de l'histoire des idées. Parce qu'il est acquis que les auteurs kleinien et post kleinien font partie du patrimoine naturel de la culture psychanalytique, on gagne du temps pour passer à autre chose, pour aller plus loin... sauf en France et sur la côte Est des États-Unis!

Dans un deuxième mouvement, j'ai pensé aux organisateurs de cette Journée d'hommage, à mes amis, à mes analysants et à mes élèves, et je me suis reproché mon découragement: renoncer à parler reviendrait à me placer du côté des forces du déni, et c'est la dernière des choses que je souhaiterais. J'ai donc relu avec bonheur et nostalgie tout ce que je possède d'Hanna Segal, avant de me mettre devant mon clavier d'ordinateur pour vous parler d'elle:

Hanna Segal se tient au premier rang du patrimoine de la culture psychanalytique. Je l'ai connue à Genève vers 1965, alors que j'étais une toute jeune psychanalyste en formation à la Société Suisse de Psychanalyse. Vive, souriante et pleine d'humour, elle m'a immédiatement parlé français et vanté les mérites de «l'École Int'», l'école internationale de Genève où, réfugiée de Pologne, elle avait fait ses classes pendant trois ans au cours de la dernière guerre mondiale.

Pour cette Journée de souvenir, je ne voudrais pas seulement rendre hommage à ses apports cliniques et théoriques incontournables, mais également à ses qualités humaines et au courage dont elle a fait preuve en se positionnant comme analyste dans la société d'aujourd'hui.

Partant de son article sur *l'équation symbolique* (Segal 1957), dont j'ai effectué la première traduction en français en 1968 pour la Revue Française de Psychanalyse, je vous propose un petit dialogue imaginaire avec Hanna Segal, qui connaissait bien les auteurs français. J'en assume évidemment, seule, l'entière responsabilité :

FG. Hanna, depuis près de cinquante ans que je me penche sur le sujet avec l'aide de vos travaux, j'en suis venue à penser que la résistance à l'intégration de la pensée de Mélanie Klein au corpus théorique freudien en France et sur la côte Est des États-Unis a quelque chose à voir avec un trouble dans le domaine de la symbolisation. Trouvez-vous cela absurde?

HS. Non, Florence, je pense que le choc émotionnel lié à toute découverte concernant la vie psychique suscite de violentes défenses. Rappelez-vous que l'on a accusé Freud de prêcher pour un *pansexualisme* pervers. Du point de vue de la symbolisation, il s'agissait alors chez ses détracteurs d'une régression de l'activité de pensée, conduisant à traiter l'information dans le registre de

«l'équation symbolique». Nous sommes dans le même cas de figure pour la pensée de Mélanie Klein.

FG. Voyons cela: Rappelant que le symbole est une relation à trois termes – le Moi, le symbole et l'objet symbolisé – vous avez décrit «l'équation symbolique» comme une incapacité à distinguer le symbole de la chose symbolisée, ce qui «rabat» la relation sur deux termes seulement; le Moi ne sait alors que faire de cet objet bizarre, dont la concrétude permet mal la manipulation par la pensée. Le sujet fonctionne alors dans une logique de l'absurde, où les processus primaires sont pris pour des processus secondaires. Je me souviens de l'un de vos exemples *princeps*: demandant à un schizophrène – anglophone – s'il continuait à jouer du violon à l'hôpital, celui-ci a répondu: «Vous ne voudriez tout de même pas que je me masturbe en public!» Le terme qui a «glissé» du champ des symboles à celui de l'équation symbolique est le verbe *to fiddle*, qui veut dire aussi bien: «passer l'archet sur les cordes d'un instrument» que «tripoter».

Donc, revenant à Mélanie Klein, vous voulez dire que, lorsqu'on évoque son œuvre, on voit surgir la personne, elle, en lieu et place de ses écrits

HS. En quelque sorte, oui.

FG. Mais Mélanie Klein était tout à fait aimable et agréable à regarder. Alors, pourquoi ce choc émotionnel?

HS. Florence, dois-je vous rappeler que Mélanie Klein était une femme et une mère?

FG. Ah ... je commence à comprendre... Vous voulez dire que le scandale réside dans le fait qu'une femme, mère de surcroît, ait pu prendre ainsi, à bras le corps pour ainsi dire, toute l'œuvre freudienne pour la faire travailler et la conduire plus loin, vers des horizons encore insoupçonnés, au travers de ce qu'elle-même a pu découvrir dans sa pratique clinique?

HS. Exactement. Souvenez-vous des *Controverses* (King & Steiner, 1991): dans la *British Society* celles-ci furent la marque d'une époque, et il en est sorti un renouveau pour les trois groupes d'analystes qui se sont alors constitués. Actuellement, en Grande-Bretagne, seuls les historiens de la psychanalyse parlent encore de ces *Controverses*. C'est un peu comme si, en France, on continuait à rapporter toutes les discussions scientifiques aux deux *scissions* survenues en 1953 et en 1963, négligeant ainsi tous les apports ultérieurs de la pensée psychanalytique française. L'histoire et la recherche sont deux pôles entre lesquels la pensée scientifique doit pouvoir circuler librement.

FG. Donc, mettre encore aujourd'hui l'accent sur la rivalité entre Anna Freud et Mélanie Klein, c'est utiliser défensivement et de façon réductrice les aspects émotionnels œdipiens de leur querelle, afin d'en évacuer les enjeux cliniques et métapsychologiques? C'est donc faire ainsi l'économie d'une étude approfondie de leurs pensées respectives et rester au niveau des préjugés et des poncifs qui remplacent un véritable travail de pensée? Par exemple:

- Anna Freud n'était pas psychanalyste puisqu'elle n'était pas médecin, qu'elle avait été analysée par son père et qu'elle ne traitait «que» des enfants – ce qui, de surcroît, est faux;
- Mélanie Klein n'était pas psychanalyste puisqu'elle non plus n'était pas médecin et qu'elle ne traitait «que» des enfants – faux, à nouveau, puisqu'elle a analysé des membres éminents de la Société Britannique;
- Elle ne tenait aucun compte des parents réels des enfants qu'elle prenant en analyse... Cette dernière contre-vérité permet à ceux qui l'affirment avec arrogance de faire l'économie de l'étude des relations d'objet partiel et d'ignorer les relations subtiles qu'établit l'être humain entre ses objets d'investissement dans la réalité extérieure et leur devenir en tant qu'objets internes. Parler d'images et de figuration «aplatit» la problématique en réduisant l'univers

psychique interne à un monde bidimensionnel – encore une équation symbolique, fût-elle de haut niveau.

HS. En effet : comme l'a remarqué Bion dans l'élaboration de sa grille, trop d'abstraction tue la pensée. Je l'ai dit à J. M. Quinodoz (Quinodoz, 2008): je pense que si la Société Britannique de Psychanalyse n'a pas éclaté lors des *Controverses*, c'est parce que Mélanie Klein et Anna Freud n'étaient ni l'une ni l'autre animées par le désir de prendre un pouvoir politique sur la Société. Après des années difficiles, les jeunes analystes de notre Société ont assimilé aujourd'hui les concepts d'Anna Freud, de Mélanie Klein et de D. W. Winnicott qui avaient fait problème pour leurs aînés. Ils ont établi des liens fructueux entre les trois approches de la réalité psychique humaine, qui demeure, de toute façon, incommensurable.

FG. Évidemment, après Anna et Mélanie, de très nombreuses femmes se sont consacrées à l'étude théorique et à la pratique clinique de la psychanalyse. Le *maternel* et le *féminin* (Guignard, 1995) sont devenus des dimensions qui insistent dans la réflexion métapsychologique.

HS. Oui. Ce sont les enseignements techniques et théoriques proposés par des analystes femmes qui sont le plus attaqués. Encore aujourd'hui, on ne reconnaît pas facilement à des femmes thérapeutes le «phallus qui soigne». À moi, on objectait que je m'occupais de schizophrènes, à vous, on oppose que vous soignez des enfants.

FG. C'est une résistance par l'absurde, puisque nous avons toutes deux également analysé maints adultes névrosés, y compris des analystes en formation. N'avons-nous pas à faire ici à un processus très spécifique, qui dépasse la simple défense secondarisée de la *négation*? Tout se passe comme si Mélanie Klein, et après elle toutes les femmes psychanalystes, faisaient l'objet d'une *hallucination négative*, telle qu'André Green l'a étudiée (Green, 1993). On observe ce phénomène chez les analystes des deux sexes, quoique de façon plus marquée chez les analystes hommes, et la réaction hallucinatoire est d'autant plus forte que ces analystes femmes sont également des mères ou/et analysent des enfants.

HS. Voilà une affirmation qui rencontre un véritable écho chez moi, mais vous devez l'étayer solidement pour la faire passer! Je vous donne un premier argument qui va dans votre sens: il est de fait que tout fonctionnement hallucinatoire, fût-il discret et ponctuel, produit des équations symboliques en lieu et place de symboles.

FG. Oui, nous sommes alors dans le domaine de ce que Bion a appelé *l'hallucinose* (Bion, 1958) et qui a donné lieu ultérieurement à de très intéressantes recherches, notamment chez les psychanalystes italiens (Riolo, 2008). En rapprochant le fonctionnement hallucinatoire du fonctionnement onirique, Bion l'a aussi généralisé et banalisé.

HS. Mais pourquoi s'agit-il ici d'une hallucination *négative*?

FG. Je résumerai très brièvement l'importante étude d'André Green sur l'hallucination négative:

- Il commence par rappeler la définition de l'hallucination positive par Freud, à propos du Président Schreber (Freud, 1909): «...le retour par la voie du dehors, celle de la perception, de ce qui fut *aboli* au-dedans – et non pas seulement réprimé ou refoulé».
- Il note ensuite la complémentarité qui existe entre la réalisation hallucinatoire et le travail du rêve, travail «qui creuse l'écart entre le contenu latent – qui reste insoupçonné – et le contenu manifeste qui se présente sous sa forme hallucinée au rêveur» (p. 227).
- La pierre de touche de cette question étant, à l'évidence, le *sens de la réalité*, Green revient au Freud des *Deux principes...9* qui remarque qu'un essai d'explication devrait porter sur l'hallucination *négative* plutôt que sur l'hallucination positive.
- Ce qui conduit Green à décrire une constellation psychique *en interface*, comme étant à l'origine de toute production hallucinatoire:

1. «sur sa face externe, une *perception indésirable, insupportable* ou *intolérable*, entraîne une hallucination négative qui traduit le désir de la récuser au point de *nier l'existence des objets de la perception*;
 2. sur sa face interne, une représentation inconsciente de souhait (abolie) qui cherche à devenir consciente mais qui s'en trouve empêchée par la barrière du système Cs (P). Celle-ci cédant à la pression, la place de la perception déniée *laisse l'espace vacant*» (p. 230).
- Il conclut: «Ainsi l'hallucination négative est le processus par lequel le Moi peut rompre ou interrompre ses relations à la réalité» (p. 231).

HS. Fascinant, mais où est passée Mélanie Klein dans tout cela?

FG. J'y arrive, et elle sera accompagnée de toutes les femmes analystes – donc aussi de vous et de moi:

Si l'on applique la démonstration de Green à la dichotomie phallique/châtré à laquelle Freud réduisait la définition de la féminité dans une large partie de ses travaux, on aboutit à la description du fantasme de castration chez le garçon: comme la femme n'a pas de pénis, elle n'a donc pas d'organes génitaux. En réalité, les organes génitaux de la femme font l'objet d'une hallucination négative, ce qui veut dire que le sujet *abolit leur perception*; il ne reste alors, à leur place, qu'un «*espace vacant*». C'est le processus du fantasme de castration chez l'homme: «*horresco referens*», la Tête de Méduse, etc. vous voyez?...

HS. Je vois très bien! Poursuivez.

FG. Du même coup, la *distinction* entre le féminin et le maternel de la femme – *a fortiori* de la femme/mère – est *abolie*. Il en résulte que non seulement cette femme est interdite de jouir dans sa féminité, mais elle est également interdite de porter une nouvelle génération, d'en accoucher et d'aider à son développement.

HS. Ça y est, j'y suis ! *Donc*, Mélanie Klein n'a mis au monde aucune idée nouvelle, elle n'a même pas existé. [CQFD 10](#).

FG. Considérée ainsi, l'opération de néantisation passe bien par la régression du symbole à l'équation symbolique: «*Vous ne voudriez tout de même pas qu'elle accouche en public!*»

HS. Si je comprends bien, ce serait la raison de la cécité que l'on observe à l'égard des concepts kleinien, à l'égard, notamment, de toute la géographie des objets internes, totaux et partiels, externes et internes?

FG. Je le pense, de même que la perplexité toujours recommencée en présence d'un concept comme la [projection identificatoire 11](#), et la difficulté à comprendre que la dépression se produit en raison d'un échec de la position dépressive.

HS. Cela m'évoque l'article de [W. R. Bion 12](#) sur l'arrogance. En substance, il dit que si l'arrogance fonctionne dans le registre de la position dépressive, elle est productrice d'idées nouvelles. Dans le registre de la position paranoïde schizoïde, au contraire, elle stérilise les «pensées en quête d'un penseur».

FG. Cela m'évoque aussi ce que vous avez écrit sur la créativité, et dont il sera question plus tard dans cette journée. Le fantasme est le même: une cure analytique risque-t-elle de stériliser un créateur?

HS. Oui, c'est toujours la fertilité de la mère qui est attaquée. Pensez donc, une mère qui a l'arrogance d'observer ses propres enfants, voire de les prendre en traitement, tout en prétendant faire ainsi avancer la science!

FG. On le tolère pour la personne intouchable de Freud, et parce qu'Anna n'a pas eu d'enfants, mais pour Mélanie Klein, il s'agit, comme l'écrit Green, d'«une *perception indésirable, insupportable* ou

intolérable, [qui] entraîne une hallucination négative qui traduit le désir de la récuser au point de nier l'existence des objets de la perception».

HS. Mais, dites-moi, votre point de vue ne pourrait-il être taxé de «féministe»?

FG. Je n'ai jamais adhéré aux mouvements féministes. Mais force m'est de constater qu'il est très difficile de faire apparaître le féminin et le maternel sans que cela soit vécu par l'homme comme une revendication phallique.

HS. Bion – encore lui – avait bien observé le gradient de régression qui règne dans les [relations de groupe 13](#). Il est très difficile d'y dépasser une position phallique pour parvenir à installer, puis à maintenir, une mentalité authentiquement «génitale», alliant la reconnaissance de la différence des sexes et des générations au respect de celles-ci.

FG. Mais vous, chère Hanna, vous avez milité pour que l'humanité tout entière parvienne à atteindre et à conserver cette mentalité authentiquement génitale. Pour cela, dès les années 80, vous avez lutté contre la prolifération des armes nucléaires, et vous avez parlé de paix au monde à partir de votre place de femme, de mère et de psychanalyste. Avec Moses Laufer, vous avez créé une association - *Psychoanalysts for the Prevention of Nuclear Wars* (PPNW) – en 1983, et écrit, en 1985, [Le vrai crime, c'est le silence 14](#). À partir de là, et jusqu'à la fin de votre vie, vous avez analysé la régression vers une vision paranoïde schizoïde du monde qui est produite par la vie en groupe, vision psychotique à partir de laquelle la course à l'armement nucléaire apparaît comme justifiée et légitime. Vous avez partagé et discuté vos opinions avec de nombreux lecteurs et auditeurs. Votre analyse a couvert les différentes époques allant de la deuxième guerre mondiale à «l'après 2001», et je ne peux que recommander à tous les analystes la lecture de ces textes si clairvoyants, voire prophétiques.

Vous réclamant tant de Freud que de Klein, votre réflexion porte aussi sur le groupe, dont vous rappelez qu'il est capable du meilleur comme du pire: «Les groupes peuvent engendrer la psychose, mais ils aident également à gérer la psychose, parce que la formation d'un groupe est aussi basée sur l'amour, sur le renoncement à notre propre égoïsme et sur le souci de l'intérêt du groupe... [Le groupe] nous protège de la combinaison de la peur et de la haine. C'est ainsi que, progressivement, nous sommes conduits vers la socialisation c'est-à-dire la socialisation de notre psychose qui est la partie dangereuse de nous-mêmes décrite par Bion. Dans certaines situations, c'est le monde à l'envers» (p. 160).

HS. En effet. Et le monde à l'envers comporte aussi une dégradation des processus de symbolisation. Comme je l'ai écrit à propos du 11 septembre 2001: «Ceux qui ne se souviennent pas de leur histoire sont condamnés à la répéter». Les Américains avaient, à l'évidence, oublié la Guerre du Golfe. J'ai travaillé avec Jay Lifton, un psychiatre américain qui a consacré d'importantes études au «lavage de cerveau»; nous avons fait le même constat: à l'ère du nucléaire, nous avons perdu la possibilité d'une survie symbolique.

FG. À J. M. Quinodoz qui vous interroge sur ce point en 2004 vous répondez: «...l'acceptation de la mort est nécessaire pour que notre vie ait un sens... Si nous ne pouvons pas accepter notre mort, nous ne pouvons affronter aucune autre réalité» (p. 160). Et sans principe de réalité, adieu les processus de symbolisation!

Hanna Segal ne répondit pas. J'ouvris les yeux, et ce fut pour découvrir que j'étais seule dans la pièce. Seule ? Pas tout à fait. Mon dialogue – rêvé? halluciné? – avec elle avait subtilement changé l'atmosphère qui m'entourait. C'est cela, la survie symbolique, et nous tous, réunis ici, continuerons à y participer, tout au long de cette journée et bien au-delà.

Bibliographie

- H. Segal 1957 Notes on symbol formation, *Int. J. Psycho-Anal.*, 38, 391-397.
 - Notes sur la formation du symbole, Tr. fr. F. Guignard, *Rev. franç. Psychanal.*, XXXIV 4, pp. 685-696, Paris P.U.F. 1970.
 - Repris dans : Segal H. *Délire et créativité*, Paris, Des Femmes, 1987, p.93-111.
 P. King Pearl & R. Steiner 1991 *Les Controverses Anna Freud / Mélanie Klein*, Histoire de la psychanalyse, PUF, 1996, préface d'André Green.
 J. M. Quinodoz 2008 *À l'écoute d'Hanna Segal. Sa contribution à la psychanalyse*. Paris, PUF, p. 17.
 F. Guignard 1995 Le Maternel et le Féminin, deux espaces de la vie psychique, *Psychologie clinique et projective* n° 1 Paris Dunod.
 A. Green 1993 *Le travail du négatif*, Paris Éditions de Minuit p. 222.
 W. R. Bion 1958 L'hallucination, *Réflexion faite*, Paris PUF 1983 p. 75-96.
 F. Riolo 2008 Transformations en hallucinose, *Rev. Franc. Psychanal.* Vol 77, 2013/3 pp. 866-879.
 S. Freud 1909 *O.C.F.* Vol. X, Paris P.U.F. p 299-300.

Notes

- 9 Freud S. 1911 Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques, *Résultats, idées, problèmes*, vol. II Paris P. U. F. 1984 p. 255.
 10 CQFD = Ce Qu'il Fallait Démontrer : inscription classiquement exigée à la fin de toute démonstration de théorème mathématique.
 11 Trente ans de pratique clinique, d'enseignement et de traduction des auteurs anglophones de l'anglais vers le français m'ont conduite à proposer le terme de « projection identificatoire » pour traduire « *projective identification* », respectant ainsi la règle grammaticale de la traduction des langues saxonnes vers le français : les adjectifs sont substantivés et les substantifs adjectivés. Maints collègues francophones m'ont assuré que le concept y gagnait en clarté.
 12 Bion W. R. 1957 L'arrogance, *Réflexion faite*, Paris PUF 1983 p. 97-104.
 13 Bion W. R. 1948 *Experiences in Groups*, London, Tavistock, 1961. Trad. fr. *Recherches sur les petits groupes*, Paris P.U.F. 1965.
 14 Segal H. 1985 *Silence is the real crime*, *Int. Review of Psychoanal.* 14, 3-12.